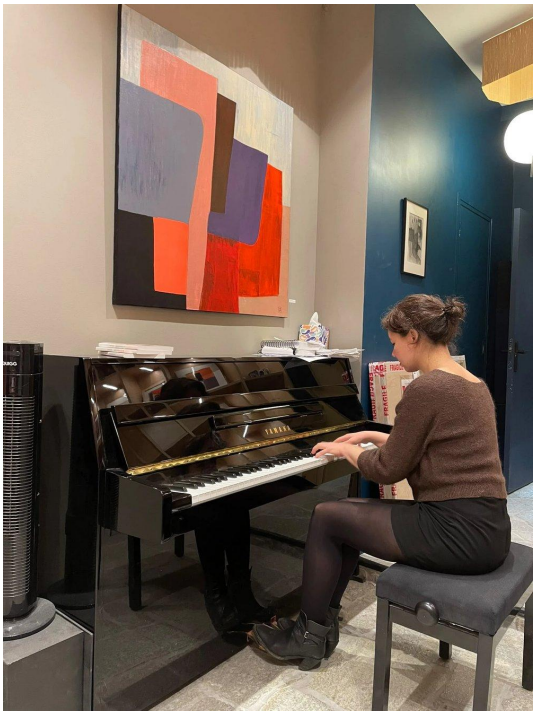


SYMPOSIUM DU DRAGON — III

ARNAUD QUERCY

17–17 octobre 2026

Art Quam Anima

28, rue du Dragon
75006 Paris (6e, Saint-Germain-des-Prés)

> *« La Joconde subit le temps, le Boléro en a donné la mesure. »*

Le créateur et sa créature : une soirée sur l'Absolu, les règles, l'impermanence et le geste, conclue par la destruction d'une œuvre de Solabi Vare et un concert impromptu.

LE CRÉATEUR ET SA CRÉATURE

Samedi 17 octobre 2026, Art Quam Anima, 28 rue du Dragon, Paris

Troisième symposium à la grecque de la galerie : boire, manger et penser ensemble autour d'une même table. Autour du philosophe Simon F. Oliai et de son livre *Challenging the Absolute*, une soirée sur l'Absolu, les règles, l'impermanence et le geste, conclue par la destruction d'une œuvre de Solabi Vare et un concert impromptu.

Les convives : Simon F. Oliai, philosophe ; Maria Bundgård, pianiste ; Lise Brisson, ancienne conservatrice au Musée d'Art Moderne de Paris ; Élise Mahé, écrivaine ; et moi.

L'ouverture

J'ai ouvert la soirée en partageant ma vision du symposium à la grecque. C'est une idée que je porte depuis plusieurs années, et qu'Art Quam Anima me permet aujourd'hui de mettre en pratique. Le dîner était fait maison, avec Frédérique.

Après un tour de table, j'ai présenté le livre de Simon, *Challenging the Absolute*. J'ai avoué l'avoir commencé par la conclusion. En découvrant que l'artiste y devenait un dieu, je me suis senti concerné, et je me suis dit que Simon allait parler de moi. Simon a éclaté de rire et a jugé mon ego peut-être plus grand encore que le sien. Je ne l'ai pas démenti, ne connaissant pas le sien. Ma nouvelle *Ego* éclairera sans doute l'échange.

L'Absolu

Nous sommes vite entrés dans le cœur du sujet : l'Absolu et la mort de Dieu. Simon a précisé ce qu'il entend par Absolu. Un absolu ne peut admettre l'existence d'un autre. Et lorsqu'il disparaît, il laisse un sans-fond, l'*Ab-grund* de Heidegger, qui suscite la peur du vide. Comme la nature a horreur du vide, un autre absolu tente aussitôt de reprendre la place.

Schoenberg et les règles

J'ai posé sur la table *Fin-de-siècle Vienna* de Carl Schorske. Simon en a donné le contexte historique : l'effondrement de l'ordre libéral à Vienne vers 1900. J'ai fait entrer Schoenberg, qui remplace la tonalité effondrée par un ordre qu'il institue lui-même. De là, la question des codex, des règles que je me donne : la soumission à une règle est-elle nécessaire à la création ? Une règle est un absolu dans son propre système. Peut-on écrire un roman en se soustrayant à la grammaire ? Composer en ignorant l'harmonie, ou la physique du piano ?

Le débat est devenu passionné. Maria, rejointe par Élise, a refusé l'idée même de soumission : aucune règle n'est immuable en tant que telle. Elle a cité les notations alternatives, les pianos préparés, et le fait que même le do du piano est une convention qu'on peut changer. Je lui ai accordé ce point : on peut accepter une règle ou la refuser, en créer de nouvelles. Mais une règle communément acceptée fonctionne comme un langage. On peut inventer un nouvel alphabet, mais c'est la règle commune qui permet de lire, de déchiffrer, de transmettre. Simon a alors recadré le problème : la soumission n'est pas forcément autoritaire, elle est souvent transmise par défaut. On naît dans un pays, on hérite d'une langue. On ne choisit pas de l'accepter ; on s'y soumet par héritage.

Heidegger et Popper

Nous sommes revenus au premier chapitre du livre, qui confronte Heidegger et Popper. Pour Simon, Heidegger n'a aucune excuse dans sa compromission avec le nazisme : lui qui a consacré sa vie à penser l'Être et à défaire l'Absolu n'a pas vu dans le nazisme son exact contraire. Il a vécu ce paradoxe, et plus que tout autre, il aurait dû le condamner.

Je me suis déclaré « poppériste ». Simon m'a invité à dire « poppérien », ce que j'accepte volontiers, par goût esthétique : cela sonne plus latin. Nous avons parlé de la société ouverte de Popper, et des années 1990 comme d'une expérience poppérienne : le monde se globalise, on croit à un monde ouvert et paisible. Simon a marqué la différence : globalisation n'est pas mondialisation. Le monde global est une somme de mondes, dont certains n'arrivent pas à se réconcilier. L'Absolu est toujours là, mais multiple.

Nietzsche et le codex

Dieu est mort. J'ai alors posé la question contre moi-même : quand je me soumets à mon propre codex, est-ce que je bascule vers un absolu ? Moins dramatique, certes, mais y a-t-il une similitude ? Simon a répondu que non : le codex est une règle qui ouvre à la création, et je ne l'impose à personne. Il est le mien.

En transition, j'ai évoqué Bernstein et la *Cinquième* de Beethoven : une démonstration magistrale que chaque note est un choix, qui se termine pourtant par une « ligne directe » avec Dieu.

Le Dieu-Artiste et la fin du Boléro

Nous voilà enfin au Dieu-Artiste. Dieu est immortel ; l'artiste cherche-t-il à le devenir ? Oui, l'ego est de retour, et la lutte contre la mort aussi. J'ai demandé si l'œuvre survit à l'artiste, et où elle se trouve : dans l'objet ? Dans l'enregistrement, dans le concert ? Peut-elle mourir elle-même ? Même les pyramides disparaîtront un jour. Alors que reste-t-il, si l'œuvre est mortelle ?

J'ai alors détruit devant les convives *Boléro*, l'œuvre de Solabi Vare. J'y ai mis fin officiellement : le bas-relief aura vécu trois mois, et il est mort de sa belle mort. Il n'existe plus. Comme un morceau de musique, il a commencé, et il s'est terminé. Que reste-t-il ? Le geste ?

L'impermanence

Simon a souligné ce qui est, pour lui, la logique même de Solabi Vare et de ce que j'appelle les Ephemera Arts : l'impermanence de l'Être. C'est ce que Nietzsche nomme le devenir (*Werden*), et que Simon, à la suite de Derrida et de son regretté ami John Sallis, écrit en anglais *Be-coming*. Une œuvre comme Solabi Vare n'« est » pas au sens que la métaphysique occidentale donne à ce mot, sans l'avoir jamais examiné : la simple présence d'un objet, ce que Heidegger appelle la *Gegenwärtigkeit*, le fait d'être là. Solabi Vare n'est pas simplement là : elle devient. Et ce devenir suppose un hiatus, une discontinuité (*Spalt*). Le *Boléro* est mort de sa belle mort parce qu'il est tout simplement devenu. Comme l'a résumé Simon : *Solabi Vare Be-came! It is not simply there any more.*

Le geste

Maria s'est exclamée : oui, le geste. Tout est dans le geste, intime, et c'est lui qui reste et définit l'œuvre. Elle a pris l'exemple de la *Chaconne* de Bach, écrite pour violon seul, puis transcrite pour piano par Busoni, puis jouée par la pianiste : des strates de gestes qui nous permettent aujourd'hui d'hériter d'une œuvre monumentale. Chaque geste est ce qui reste derrière l'œuvre, et chacun est essentiel au suivant.

Il y a aussi le geste qui se reprend et se perfectionne : l'itération, encore Popper, encore Derrida. Je l'ai illustré avec *Ré bémol majeur*, une toile de 2023 que j'ai refaite au moins cinq fois, pas seulement à la marge. La version originale a disparu : les rapports harmoniques étaient faux, le résultat décevant. La version actuelle est, je pense, la dernière ; je suis satisfait de l'accord et de ses renversements.

La table a conclu ainsi : le geste est ce qui reste. Il est intime, humain, faillible, perfectible. C'est lui qui fait de l'œuvre une réalité.

Lise : funambule et magicien

Lise ne parlerait pas de Dieu pour un artiste, mais de funambule, de magicien. Devant un coucher de soleil, elle voit un de Staël, une aurore devient une peinture fauve, un nuage pourrait devenir un Monet. C'est un langage incorporé : l'artiste crée ce langage, et une fois qu'on l'a appris, on le voit dans la nature. Très jeune, devant *Guernica*, elle a compris l'œuvre avant même d'en saisir la portée historique. Ce langage nous émeut, et il transforme notre compréhension du monde et de l'histoire. Elle prend soin de ne pas le confondre avec la mystification de l'artiste.

Au Musée d'Art Moderne de Paris, Lise a conçu de très nombreuses expositions et s'est investie dans la manière de les faire vivre. Son travail : transformer le regard, et créer des émotions en croisant les artistes et les disciplines. En 2010, elle y a fait danser Maroussia Vossen, la « danseuse piétonne » de l'improvisation, avec une robe authentique de Sonia Delaunay datée de 1929. La robe s'inscrit dans l'univers des robes-poèmes, où Sonia mêlait l'abstraction, le mouvement et la littérature, et que Joseph Delteil avait célébré en 1924 dans *La Mode qui vient*. La danse avait lieu devant des toiles de Léger et de Robert Delaunay, avec une idée conductrice : rendre Sonia à Robert, sur des musiques de jazz, l'univers de leur fils Charles, figure du jazz français. Réunir ainsi l'art des autres est en soi une création : Lise a créé, au même titre que les artistes eux-mêmes. Au milieu de la soirée, elle nous a aussi montré son travail sur les couchers de soleil, un travail intime qui est aujourd'hui son geste.

Élise et son chat

Nous n'avons pas eu le temps d'aborder la théorie de la perception, car je voulais laisser la place à Élise pour présenter son travail. Élise Mahé écrit sur la mémoire et la famille ; son livre *Morte avant* aborde la maladie d'Alzheimer. Elle est aussi l'autrice du *Bourdon funambule*, du *Silence des cigales* et de *De toi je ne sais rien*. Nous avons parlé du chat de ce dernier roman, personnage emblématique : comment un chat peut-il aider une enquête tout en étant incompétent, et rester un chat sans devenir un être anthropomorphe ? C'est le pari réussi d'Élise.

La musique

Tout au long du dîner, la galerie a résonné de jazz : surtout du cool, avec Gerry Mulligan aux côtés de Chet Baker ou de Bob Brookmeyer, la rencontre de Mulligan et Stan Getz en 1957, Buddy DeFranco et Oscar Peterson ; et une incursion dans le bebop avec Thelonious Monk. Le cool naît à New York à la fin des années 1940, presque en même temps que le bebop, dont il est comme le contrepoint : des tempos plus lents, une sonorité plus retenue, une écriture plus marquée du contrepoint. Il prend forme avec les séances de *Birth of the Cool* de Miles Davis, Gil Evans et Gerry Mulligan en 1949-1950, puis s'épanouit sur la côte Ouest dans les années 1950. Le lendemain, Simon a demandé s'il fallait y inclure Lester Young, « Monsieur Cool » lui-même. Ma réponse poppérienne est oui, puisqu'il en est l'une des sources ; les absolutistes répondraient qu'il appartient à l'ère swing. Le débat reste ouvert.

Pour finir, Maria nous a joué *Reflets dans l'eau* de Debussy et *Jeux d'eau* de Ravel, les deux pièces qui ouvrent son disque *Sound of Water*, comme pour montrer à quel point deux compositeurs peuvent aborder le même sujet différemment. Ce concert impromptu a été un moment suspendu, plein de grâce, malgré un si bémol qui bloque et un mi aigu un peu désaccordé.

Après la soirée

La conversation s'est prolongée les jours suivants. Pour Simon, les symposiums font vivre la tradition, c'est-à-dire ce que l'histoire nous a livré et qu'il nous incombe de faire vivre et d'enrichir.

Il a repris la question restée ouverte : qu'est-ce qu'une œuvre d'art dans un monde impermanent ? Pas un objet parmi d'autres, a-t-il répondu, mais un geste, qui ouvre un monde différent de celui où l'œuvre n'existait pas et de celui où elle n'existera plus. *Solabi Vare was and shall have been a creative gesture unfolding in the mysterious finitude of the time-space of our impermanent world.* Pour lui, désormais, tout art est éphémère : la Joconde aussi bien que Solabi Vare. Je lui ai répondu que tout dépend alors de l'échelle de temps, puisque rien n'est éternel, pas même l'humanité. Ce qui distingue Solabi Vare n'est pas qu'elle meure, mais qu'elle choisisse sa mesure : la Joconde subit le temps, le *Boléro* en a donné la mesure. Reste entre nous une question, que nous garderons pour le prochain verre : le destin m'a-t-il envoyé ce choix, ou ai-je choisi dans ce que le destin m'envoie ?

Un prochain symposium se dessine déjà : l'esthétique du jazz, bebop contre cool, l'influence de Ravel et Debussy face à Stravinsky, Bartók et Hindemith.

INFORMATIONS PRATIQUES

Le troisième *Symposium du Dragon*, « Le créateur et sa créature », s'est tenu le soir du samedi 17 octobre 2026 chez Art Quam Anima, la galerie-atelier du 28 rue du Dragon, dans le 6e arrondissement de Paris, à Saint-Germain-des-Prés, autour d'un dîner fait maison.

Le symposium est un format récurrent de la galerie : boire, manger et penser ensemble autour d'une même table. Éditions précédentes : Symposium du Dragon — I et Symposium du Dragon — II.

RESSOURCES

Arnaud Quercy

- *Solabi Vare* — exposition
- *Boléro de Ravel - Solabi Vare* — catalogue raisonné
- *Transcendance* — première mondiale des Ephemera Arts
- *Ré bémol Majeur - Recherche sur l'Harmonie - Variation 3*
- Quercy, A. (2026). Tourner la roue par quintes : un codex des couleurs pour la hauteur. Art Quam Anima Publishing New York. https://doi.org/10.5281/zenodo.23318128

Simon F. Oliai

- *Challenging the Absolute: Nietzsche, Heidegger, and Europe's Struggle Against Fundamentalism* — University Press of America / Bloomsbury
- Simon F. Oliai — Academia.edu

Maria Bundgård

- Site de Maria Bundgård
- Discographie : *Maria Bundgård plays Rachmaninoff* (2024), *L'amour au milieu des ruines* (2019), *From Russia With Love* (2016), *Sound of Water* (2016)
- Livres : *Lyden af vand*, *I begyndelsen var Klangen*, *Mellem sol og måne*

Élise Mahé

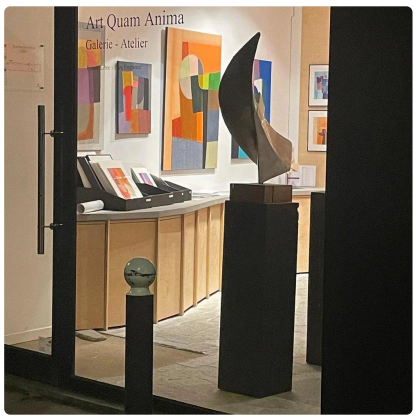
- *De toi je ne sais rien* — Éditions Maïa
- *Le Silence des cigales* — Éditions Maïa
- *Le Bourdon funambule*
- *Morte avant*

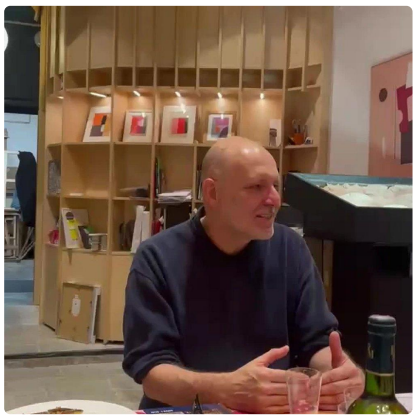
Lectures évoquées

- John Sallis, *Crossings: Nietzsche and the Space of Tragedy* — University of Chicago Press
- Carl E. Schorske, *Fin-de-siècle Vienna: Politics and Culture* (1980)

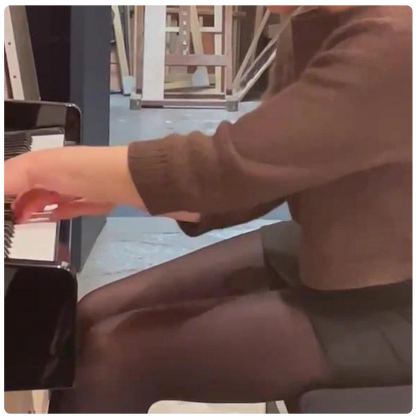
Autour de Lise

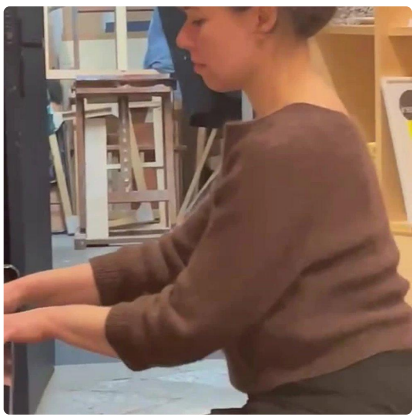
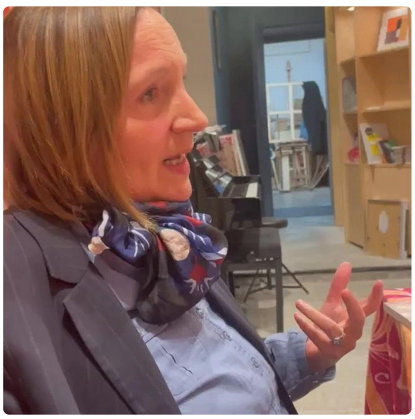
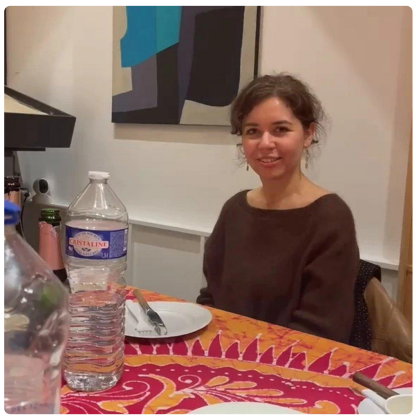
- Maroussia Vossen, danseuse piétonne

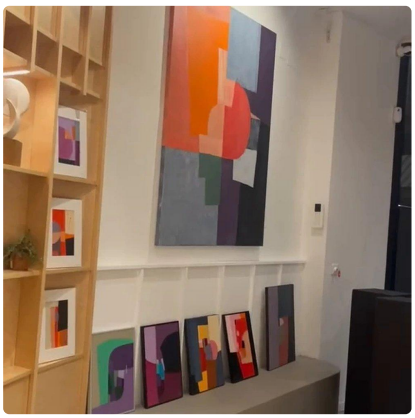

Art Quam Anima
Galerie - Atelier







Arnaud Quercy

Arnaud Quercy est un artiste parisien dont la pratique traverse la peinture, la musique et la sculpture. Son travail est ancré dans l'Idéamorphisme — le principe selon lequel une œuvre d'art ne porte pas de sens, mais le déclenche. Chaque pièce est conçue pour diffracter différemment à travers chaque personne qui la rencontre.

Il crée et expose à Art Quam Anima, sa galerie-atelier au 28 rue du Dragon, Saint-Germain-des-Prés, Paris.

Page artiste

Sous licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International (CC BY-NC-SA 4.0)

EXH0029 · 2026

CONTACT PRESSE

Art Quam Anima
Arnaud Quercy
contact@artquamanima.com
+33 6 03 91 13 04